

ques heures de repos, et je dus, malgré toutes mes craintes, y faire halte.

L'histoire offre peu d'exemples d'une journée aussi terrible. Une ville superbe, la seconde de la France, une des premières du monde par son commerce et ses richesses, livrée à la merci d'un ennemi féroce et impitoyable, irrité par sa défense inouïe, et allant réaliser toutes les horreurs dont il l'avait menacée. Le faible reste de ses fidèles défenseurs, cherchant son salut dans sa valeur, coupé, dispersé, arrêté et destiné à l'échafaud. Le peu que j'avais pu conserver auprès de moi, errant et incertain de pouvoir se sauver. Telle était notre position dans les bois d'Alix, le 9 octobre, à minuit. Je n'essayerai pas de décrire ce que je souffrais personnellement; mon état ne se rend pas.

Après deux heures de repos je me mis en marche, en me dirigeant sur la petite ville du Bois-d'Oingt. Je devais nécessairement y passer.

En débouchant des bois d'Alix, je rencontrai à la croisée d'un chemin un poste de quatre paysans. Je les interrogeai; ils me dirent qu'il y avait dans la ville un bataillon d'infanterie de ligne et du canon. M'étant aperçu que ce rapport intimidait, je leur demandai s'ils pourraient me faire éviter la ville en la tournant. Ils me le promirent; mais ces scélérats me firent marcher pendant deux heures, et me conduisirent dans un bois, sans chemins, m'alléguant pour excuse qu'ils s'étaient égarés et ne connaissaient pas bien le pays; cependant, j'étais obligé de m'en servir, et je les fis garder à vue.

Une demi-heure avant le jour, j'envoyai deux personnes intelligentes, avec des guides pour reconnaître des chemins et notre position. Leur rapport ne fut pas satisfaisant. Nous étions entre les villages de Thizy et de Bagnolles, et à une demi-lieue seulement de la ville du Bois-d'Oingt.

Dès la pointe du jour, le tocsin se fit entendre dans toutes